

## À quoi sert l'université ?

Intervention de Charles Soulié

Meeting organisé par l'ASES

Samedi 20 janvier 2018, Bourse du travail

Bonjour à toutes et à tous. Et un grand merci au CA de l'ASES pour son invitation à parler à cette tribune...

Le titre de mon intervention pourrait paraître quelque peu ambitieux, attendu qu'il s'agit de : « À quoi sert l'université ? » Et c'est en m'appuyant notamment sur les textes fondateurs de l'université de Berlin, qui servit ensuite de modèle à nombre d'universités dans le monde, que je vais répondre à cette question. Je développerai donc un point de vue résolument normatif.

En effet, si nombre d'entre nous nous mobilisons contre la réforme actuelle de l'accès à l'Université, c'est bien au nom d'un certain idéal. Et donc ici, je vais tenter de l'explicitier.

Il me semble qu'au cœur de l'idéal universitaire on trouve notamment le projet humaniste visant à permettre à chacun de développer pleinement l'ensemble de ses facultés. Et ici, on peut notamment citer Erasme qui disait: « *On ne naît pas homme, on le devient.* » Ainsi pour Wilhelm von Humboldt, fondateur de l'université de Berlin, « *la vraie finalité de l'homme réside dans la formation la plus universelle et la plus proportionnée de ses facultés en un tout* ».

Dans ce cadre, l'Université est conçue comme un des lieux privilégiés où, grâce à ce que l'idéal néohumaniste allemand appelle la *Bildung* (autoformation), l'homme peut, quelles que soient ses origines, réaliser pleinement son humanité et échapper ainsi à certaines limites sociales et historiques ; par exemple liées à la naissance. Grâce à la *Bildung*, l'homme peut donc créer, comme se créer lui-même, et réaliser l'idéal humaniste classique. Et par là, advenir en tant que sujet libre et autonome, capable de contribuer ensuite au projet collectif d'émancipation, tel qu'ont pu notamment le penser/rêver la philosophie des Lumières et l'idéalisme allemand.

On voit donc que le projet fondateur de l'université de Berlin est inséparable d'un projet politique plus vaste. Ce qui explique d'ailleurs que ses idéaux aient pu être reçus dans le monde entier quand les circonstances politiques et sociales s'y prêtaient. Nombre de modernisateurs ont souvent du mal à le comprendre, ou surtout ne veulent pas le comprendre, car cela comporte des conséquences culturelles et politiques redoutables. En effet, ils privilégient une vision purement instrumentale et fonctionnelle de l'université vue comme une entreprise devant fabriquer rationnellement des diplômés prêts à l'emploi. Mais comme le soulignait avec humour Simon Leys : « *l'université n'est pas une usine à fabriquer des diplômés, à la façon des usines de saucisses qui fabriquent des saucisses. C'est le lieu où une chance est donnée à des hommes de devenir qui ils sont vraiment* ».

Si l'Université n'est pas (encore) qu'une simple fabrique de saucisses, c'est parce que c'est un lieu d'enseignement et de recherche. Et que l'art d'enseigner est complexe et mystérieux et ne se réduit pas à la transmission mécanique d'un savoir déjà consigné dans des livres, ou sur internet. Ou comme l'écrivait Gilles Deleuze : « *on ne sait jamais comment quelqu'un apprend.* »

Cette complexité s'explique notamment par les particularités, sans cesse renouvelées au fil des générations, du rapport pédagogique mettant en présence des agents aux trajectoires scolaires, sociales et intellectuelles variées et qui, en raison justement de cette trajectoire, de leur âge, etc., sont souvent en phase de questionnement et de recherche sur eux-mêmes, comme sur le monde ; et la place qu'ils sont appelés à y occuper. Ainsi, et au travers notamment du travail continu de réélaboration/transmission/réappropriation du savoir, dont elle est idéalement le siège en raison des liens étroits qui s'y nouent entre enseignement et recherche, l'université est aussi un lieu d'expérimentations et de rencontres entre générations, mais aussi entre le « dedans » et le « dehors ». C'est pourquoi elle est aussi un espace potentiel de désapprentissage, de déprise de soi, de rupture avec l'opinion et les pesanteurs des origines sociales et culturelles de chacun. Bref de mise en mouvement de soi et de production de soi, comme d'un savoir, conduisant notamment à s'aventurer dans l'inconnu. Voire même, comme le recommandait Michelet, à enseigner « *ce que l'on ne sait pas* ».

Et ce travail de co-naissance, c'est-à-dire de production réciproque d'un sujet et d'un savoir affectant aussi bien l'enseignant que l'enseigné, est rendu possible par l'espace séparé de l'école, ou de la *skole*. Lequel maintient ouvert la temporalité du questionnement, et donc de la recherche, plutôt que d'imposer immédiatement la « bonne réponse » correspondant à un savoir déjà établi et acritique, car ne s'interrogeant pas sur ses fondements.

Cette complexité et cette opacité de l'art pédagogique sont délibérément ignorées par les prophètes technologiques de l'enseignement supérieur en ligne, alliés pour l'occasion avec les gestionnaires d'abord soucieux d'économies budgétaires. Et elles se retrouvent au plan de la recherche, notamment fondamentale, dont les développements sont souvent forts imprévus.

Donc ni l'enseignement ni la recherche - qui sont pourtant au cœur du métier d'universitaire - ne sont choses évidentes et transparentes en raison de leur complexité humaine, sociale et intellectuelle sous jacente, comme des enjeux sociaux, culturels et politiques associés. Ils ne sont pas encore réductibles à quelques algorithmes et pilotables à la manière d'une chaîne de production de saucisses. Ce qui explique sans doute la position structurellement « critique » de l'université, ou du moins de ses secteurs encore héritiers de la tradition humboldtienne comme semble t il, et si j'en crois la participation à ce meeting, la sociologie, la science politique, la philosophie, etc. Et la distingue des écoles, facultés, disciplines les plus « professionnelles », au public généralement sélectionné à l'entrée et *a priori* plus conforme. Et, par définition, fonction, plus directement soumises aux demandes étatiques ou entrepreneuriales. Université dont chaque génération ne cesse de répéter que - comme la culture d'ailleurs, dont elle est un des principaux vecteurs - elle est « en crise » ; sans voir que c'est une propriété structurelle, et donc nécessaire, de cette institution qui doit assurer le

mouvement de transmission de connaissances qui changent dans une société elle même en mouvement.

Ce qui renvoie *in fine* à une des fonctions historiques de l'Université soulignée par Humboldt et consorts : être un des lieux privilégiés où, à la faveur notamment du passage des générations étudiantes comme enseignantes, les individus et plus généralement les sociétés, cultures peuvent opérer une reprise réflexive d'eux-mêmes. Ce qui en fait alors un milieu politiquement particulièrement sensible.

Il me semble que si aujourd'hui nombre d'entre nous sommes rassemblés ici, c'est notamment pour que ce processus d'entrée dans la *Bildung* ne soit pas réservé à une minorité de privilégiés sélectionnés en fonction de leurs caractéristiques scolaires, et donc sociales héritées. Et c'est tout à l'honneur de l'université française de permettre à chacun, quelles que soit ses origines, son bac, de le faire, et ce pour un coût modique. C'est à dire de lui offrir la possibilité de se chercher, trouver, et finalement de réaliser pleinement son humanité.

Je vous remercie.